

Interdépendance de l'arabe et de l'espagnol
Galmes De FUENTES
 Madrid

Notre propos n'est pas d'établir des normes méthodologiques détaillées ; je ne prétends tracer ici qu'une voie générale.

Les interférences entre le monde musulman et le monde hispanique atteignent parfois des limites insoupçonnées. La coexistence, pendant huit siècles dans la Péninsule Ibérique, des deux civilisations a laissé une empreinte décisive qui permet aux participants des deux cultures de se connaître mieux mutuellement.

Me référant maintenant au seul aspect linguistique, il est évident qu'à travers le fond arabe de la langue espagnole on peut établir un rapprochement très fructueux du point de vue méthodologique, pour l'apprentissage le plus facile de la langue espagnole de la part du locuteur arabe ou de la langue arabe de la part du locuteur espagnol.

Du point de vue grammatical, le lexique espagnol d'origine arabe, le même que la toponymie hispanique de la même provenance, nous offrent presque toutes les catégories grammaticales (participes ou noms d'agent ou de patient, infinitifs ou noms d'action, noms de temps et de lieu, noms d'abondance, noms d'instrument, diminutifs, adjectifs qualificatifs, adjectifs de couleur, d'intensité ou de métier, dénominatifs ou patronymiques, etc. qui rapprochent facilement d'une et l'autre langue.

A travers ces éléments communs et sans qu'un effort de mémoire soit nécessaire, on peut aisément apprendre les différents paradigmes grammaticaux.

Voici une liste d'exemples :

Le mot espagnol *cafre*, nous dévoile la structure grammaticale d'un nom agent arabe de la forme I° **كافر**

« Infidèle » de même que le vocable *alférez* en relation avec l'arabe cavalier, ou *acémila* et l'arabe **الضارس** bête de somme ou *acéquia* et l'arabe

Nous trouvons illustré également en espagnol, le nom de patient arabe :

esp. *mameluco* **مهملوك** ar. (celui qui est possédé, esclave) (forme I°) ;

esp. *almuédano* **المؤذن** ar. (celui qui appelle à la prière), (forme II) qui aurait dû donner en espagnol *almuadeno* mais qui à travers une métathèse a donné la forme actuelle ; ou comme représentant d'une forme X°, nous avons par exemple l'espagnol *mozarabe* de l'arabe considéré arabe sans l'être.

Comme infinitifs ou noms d'action, nous pouvons signaler les cas suivants :

esp. <i>aceite</i>	ar. الزيت ;	
esp. <i>ajorca</i>	ar. السروكة ;	bracelet
esp. <i>adarga</i>	ar. الدرفعة ;	
esp. <i>acelga</i>	ar. السلمة ;	



esp. *sultan* سلطان ar. سلطانة ;
 esp. *alquitran* القتران ar. القطران ;
 esp. *zaguan* زكوان ar. سكران
 (tous de la forme I^o groupe I). de la même forme I^o, mais du groupe II
 Nous pouvons signaler :

esp. *azucar* ar. السكر ;
 esp. *acibar* ar. الصبر ;
 esp. *alcazaba* ar. القعدة ;
 etc.

Du groupe III. de la forme I aussi, nous pouvons signaler ces exemples :

esp. *fulano* ar. فلان ;
 esp. *azucena* ar. السسنة ;
 esp. *alhacena* ar. ;
 esp. *cazorro* ar. قدور ;
 etc.

Finalement le groupe IV de la forme I est représenté par les exemples suivants :

esp. *almadraba* ar. المخرقة ; ou esp. *mascara* ar. مسخرة

Les noms de lieu peuvent être représentés dans des vocables comme cimetière, d'où dérive l'espagnol *macabro* مقبرة

Les noms d'instrument sont aussi largement illustrés d'exemples :

esp. *almirez* ar. الميراس ;
 esp. *matraca* ar. المطرقة , instrument pour frapper, marteau,
 etc.

Egalement, la structure grammaticale du diminutif arabe se reflète dans des vocables espagnols comme :

esp. *almudaina* citadelle المدينة ar. المدينة diminutif de l'arabe.
 ville, nom très répandu dans la toponymie espagnole : *Medina campo*
Medinaceli.

esp. *albufera* petite mer ar. البحيرة , diminutif de mer.

esp. *azotea* ar. السطحة , diminutif de terrasse.

Comme adjectifs de couleur الأحمر , le nom du fameux Palais de Grenade la *Alhambra* représente l'arabe الأحمر , la rouge.

Comme adjectifs d'intensité ou de métier, nous avons les vocables suivants :

esp. *alfayate* tailleur ar. الخياط ;
 esp. *alfajem* barbier ar. الحجام ;
 esp. *ganan* berger ar. غنانه ,
 etc.

Enfin, pour représenter les adjectifs dénominatifs ou patronymiques, nous pouvons signaler les exemples suivants :

esp. *jabali* ar. جبلي montagnard sauvage ;



esp. *baladi* ar. *بلدي* villageois
 esp. *algarabia* ar. *الجزيرة* propre au arabes ; ou des vocables avec
 la même terminaison appliquée à des termes espagnols, comme *alfons* appartenant
 à Alphonse. etc.

Si, j'ai cité quelques exemples, c'est pour mettre en relief les interdépendances linguistiques entre l'arabe et l'espagnol. Evidemment, en utilisant le large fond lexical arabe de notre langue espagnole, le locuteur espagnol peut, presque sans effort, réaliser l'étude de la morphologie de l'arabe se rappelant facilement les vocables de notre langue qui transforment les différentes structures de la grammaire arabe. A l'opposé, l'étudiant arabophone de langue espagnole, peut s'en approcher, ayant recours, en premier lieu, aux éléments communs des deux langues, comme ceux que j'ai signalés jusqu'à maintenant.

En introduction préalable à cette approche, il est de première utilité d'acquérir avant, quelques connaissances élémentaires sur les règles phonétiques qui régissent l'évolution de l'arabe à l'espagnol. L'expérience réalisée avec des étudiants d'Arabe de parler l'espagnol donne d'excellents résultats et éveille, dès le premier moment, l'intérêt croissant des élèves, qui à travers tant d'éléments communs, apprécient une parenté qui leur facilite l'approche d'une langue de structure si éloignée de la nôtre.

Pour l'étude des normes phonétiques qui déterminent l'évolution de l'arabe à l'espagnol, il existe des ouvrages fondamentaux dont on peut relever des passages adéquats, ainsi le livre de A. Steiger, Contribucion a la fonética de hispano-arabe y de los arabismos en el ibero-romanico y el siciliano, Madrid, 1932 ou celui, plus modeste de E.K. Neuvonen, Los arabismos del español en el siglo XIII, Helsinki, 1941.

D'autre part, cette analyse phonétique, en plus de permettre la fixation des caractéristiques communes et différentielles de l'arabe et de l'espagnol, permet aussi l'approche de l'espagnol médiéval ; et n'oublions pas que pour un hispaniste arabophone, notre moyen âge offre, sans aucun doute, le plus grand attrait et le terrain où il peut appliquer le mieux ses connaissances d'arabisant.

Finalement, dans le domaine de la syntaxe et du style, il existe des interdépendances de l'arabophone. Dans un travail, publié il y a déjà quelques années : Influencias sintacticas y estilisticas del arabe en la prosa medieval española Madrid : Real Academia Española, 1956, et plus récemment, dans l'étude linguistique de mon édition du texte *aljamiado-moriscos*, (écrit en espagnol avec des caractères arabes) intitulé El librote de las batallas (narraciones épico-caballerescas, Madrid : Gredos), j'ai essayé, moi-même, de mettre en relief quelques-uns de ces calques de l'arabe en prose espagnole. La brièveté de cette communication ne permet pas d'entrer dans les détails. Je citerai seulement un exemple : comme on le sait, le relatif arabe, dans ses différentes formes, est indéclinable et exprimer les divers cas, cette langue se sert d'un affixe pronominal subséquent de la troisième personne et d'une valeur démonstrative prononcée, que les grammairiens arabes appellent *العاير* (le retournant), celui qui retourne, celui

qui l'ancien rappelle espagnol, dans les traductions de l'arabe, calque ce tour, que nous voyons réapparaître aussi dans la littérature espagnole des moriscos :

« Et es atal como la jarra que yaze en ella, en su fondon, muerte supitana. » (Calila y Dimna).

« *I pasaron por un dessiyerto ke no abiya a en-él peresona ni aljine.* » (*Libro de las batallas*)

Et de même que ce cas, j'ai pu signaler, dans les ouvrages cités ci-dessus de nombreux traits syntactiques et stylistiques pris à l'arabe. Il est vrai que beaucoup de ces caractéristiques n'ont pas survécu dans l'espagnol actuel, mais en tout cas, il est certain que l'interdépendance –bien qu'elle se réfère, à l'occasion, seulement à une époque déterminée– facilite, sans aucun doute, l'approche de la syntaxe et du style de la langue espagnole.

Avec cette analyse, forcément rapide, de quelques traits phonétiques, morphologiques ou syntactiques, communs à l'arabe et à l'espagnol, j'ai voulu mettre en relief l'importance de tels éléments comme base d'une méthode pédagogique d'approche de la langue étrangère en partant de l'une ou de l'autre langue connue. Cette méthode facilite indubitablement l'étude de la langue étrangère et permet une première approche avec un effort minimum en même temps qu'elle élargit, dans notre conscience, des perspectives insoupçonnées.

Ainsi, l'étudiant peut faire ses premiers pas sur un chemin qui lui est familier, et, c'est la littérature aljamiado-morisca qui nous offre un rôle fondamental dans cette voie.

La connaissance de la littérature arabe et ses avantages pour une meilleure compréhension de la littérature espagnole.

Chaque jour se fait davantage sentir, pour l'hispaniste et même pour le romaniste en général, la nécessité de connaître la langue et la littérature arabes. Pour cette raison, l'hispaniste arabophone est appelé à jouer un rôle fondamental dans l'investigation des littératures hispaniques.

Comme on le sait, la littérature médiévale espagnole –celle du siècle d'Or même– est pleine de résonances musulmanes. Une promiscuité culturelle permet de signaler quelques jalons fondamentaux dans le champ des influences de la littérature arabe sur la littérature espagnole.

Il y a un demi-siècle, le maître des arabisants, Julian Ribera, établit en termes modernes les connexions littéraires entre la lyrique hispano-arabe et la lyrique romane. Postérieurement, le romaniste espagnol Ribera, établit en termes modernes les connexions littéraires entre la lyrique hispano-arabe et la lyrique romane. Postérieurement, le romaniste espagnol R. Menendez Pidal consacra une longue et clarifiante étude à la défense de la thèse arabe. Plus récemment la découverte des Jarchas mozarabes, a amené S.M. Stern et E. Garcia Gomez, réaffirmer la thèse originelle et dernièrement le même García Gomez dans son livre intitulé Todo ben Quzman, repose, à propos de ce génial auteur hispano-arabe, hybride culture musulmane et chrétienne, la question de cette lyrique commune, que l'arabisant espagnol qualifie de poésie pro-indivise.



Un autre terrain où se manifeste, de façon abondante et fructueuse les influences orientales dans la littérature espagnole, est celui qui se réfère au champ de la narrative. L'influence arabe débute ici avec le juif de Huesca, Mose Sefard (m. 1110), qui en se convertissant au christianisme adopta le nom, par lequel nous le connaissons aujourd'hui, de Pedro Alfonso, et écrivit un livre en latin, Disciplina clericalis, dans lequel il inclut trente trois apologues basés sur les œuvres de Humayn b. Ishaq Adab al-falasifa traduit en espagnol au temps de Fernando III, avec le titre de Sentencias morales de los filosofos, tous ces apologues furent incorporés dans le Libro de los enxemplos de Clément Sanchez de Vercial (m. 1426) et insérés dans les œuvres de Vicente de Beauvais, Juan Manuel, Boccace, l'Archirêtre de Hita et pendant le Siècle d'Or, de Juan de Timoneda. A l'époque d'Alphonse X le Sage, le conte oriental pénètre abondamment dans la prose hispanique Calila y Dimna, Libro de Barlaam y Josafat, Los bocados de oro o Bonuim.

Maintenant, quelle relation pouvant-nous établir entre les écrits aljamiado-moriscos des XVe, XVIe ou XVIIe siècles et l'épique romane médiévale ? Précisément en répondant à cette question, on fait ressortir une autre caractéristique particulière de la littérature aljamiada, qui la rend particulièrement importante aux yeux de l'arabisant et du romaniste. L'érudition musulmane et les arabisants ont passé sous silence avec fréquence un type de littérature populaire, méprisée devant d'autres manifestations plus savantes et quelques fois stéréotypées. Cependant, la littérature morisca reprend sans embarras ces manifestations qui survivent dans les zocos (souks) ou dans les veillées nocturnes. Nous savons par témoignage de Ibn Bassam que le cid Campeador historique, le héros de notre principale chanson de geste, dans sa cour moitié maure et des clercs parlant latin, mais encore des littérateurs musulmans ou des jongleurs maures : et nous savons par le même témoignage que le cid éprouvait de l'enthousiasme pour la littérature épico-narrative arabe. Le passage de Ibn Bassam qui accrédite cet excès dit ainsi : *On raconte qu'en présence du Campeador on étudiait les livres, on lui lisait les faits et gestes des anciens preux d'Arabie, et quand il en vint à entendre l'histoire de Muhallah, il se montra extasié et transporté d'admiration pour un tel héros.* Nous ne connaissons pas, que je sache, avec exactitude les textes épico-légendaires auxquels se réfère Ibn Bassam, en rapport, sans doute avec le genre al-siyar wa-l-magazi. Mais, en tout cas, la littérature aljamiade nous garde en cette occasion, un texte narratif sur « les gestes des anciens preux d'Arabie », qui pourrait bien ressembler à celui auquel se rapporte Ibn Bassam. Et cette littérature arabe, de type traditionnel, cachée dans sa vie orale, réapparaît dans les écrits de les moriscos, qui dans ce sens, se révèlent à nous comme un joyau pour la connaissance de ce genre de manifestation littéraire.

Voici donc une tâche ample et suggestive qui attend l'hispaniste arabophone. De plus en plus, en Europe, se fait sentir la nécessité, pour les romanistes, de connaître l'arabe, base essentielle pour l'éclaircissement d'importants faits culturels de notre moyen âge et même de notre Renaissance. Si j'ai réussi, par cette communication,

à encourager quelque hispaniste de langue arabe à aborder avec cran des thèmes si séduisants de cette littérature aljamiado-morisca, représentant la symbiose de nos deux cultures, je me sentirai satisfait d'avoir réalisé mon objectif présent facilement compréhensible qu'on applique à une épée telle désignation bien, parce qu'elle était ornée, selon une habitude connue, avec une pierre de cette sorte ou mieux encore parce qu'on utilisait la désignation métaphorique pour faire ressortir la dureté de l'arme. quand au nom de l'épée de Roland, je crois qu'il entre dans la série de mots avec la particule démonstrative arabe *du*, qui sert à donner toutes sortes de surnoms ou sobriquets (Du-L-Fakar, nom du sabre d'Ali, Du-l-Hayat, nom de l'épée d'un héros du poème de Antar, etc. Dans l'ensemble, l'original arabe du nom de l'épée de Roland, serait Du-l-Antar où l'on aurait réalisé une métathèse si fréquente de *l* et *r*, avec le signifié de possesseur de la qualité de brillant ou luisant. On peut signaler encore dans l'histoire de l'épée de Durandal un renseignement qui confirmerait l'ambiance hispano-musulmane de sa création littéraire. De la même façon que dans la Chanson de Roland, dans le Antar arabe, le héros Harit al-Zalinn, en se sentant blessé à mort, essaye de rompre son épée Du-l-Hayat contre une roche, pour éviter qu'elle tombe au pouvoir de ses ennemis, mais la roche se fend tandis que l'épée reste intacte. Nous pourrions penser que le leitmotiv de l'Antar et de la Chanson de Roland sont les fruits, dans l'un et l'autre poème, de la polygenèse. Cependant, il existe une connotation significative qui nous amène à penser à la dépendance de la Chanson de Roland vis à vis d'un modèle arabe : Dans la Chanson, en effet, le protagoniste essaie de rompre son épée contre une roche, précisément, de sardoine, pierre inexistante dans les Pyrénées où se situe l'action, mais qui au contraire, et très abondante en Arabie. Enfin, on pourrait aussi confirmer l'étymologie de Durandal, que je propose, avec le signifié de possesseur de qualités brillantes par le fait que Roland, en éprouvant l'impossibilité de rompre l'épée, se dirige à elle, la qualifiant, comme qui sait bien le signifié de son nom, de claire, blanche, brillante alors qu'il est entrain d'éprouver en ce moment sa dureté.

La scène pathétique du Héros moribond que l'on raconte dans les vers 2312-2317 de la Chanson pourrait être le résumé de ces idées autour de la création littéraire de l'épée Durandal et de la signification de son nom :

Rolland ferit ei parrun de sardonie :

cruist li acers, ne briset ne n'esgrunie.

Quant il ço vit que n'en pout mie freindre,

a sei meisme la cumencet a pleindre :

'E ! Durandal cum es e clere e blanche !

cuntre soleil si luisés e reflambes !'

qui circulèrent au Moyen âge castillan.

La mystique de Saint-Jean de la Croix, dont Miguel Asin analysa les sources hispano-musulmanes, est en relation avec écrits religieux des « moriscos », en particulier ceux du Mancebo de Arévalo, compatriote et contemporain du poète d'Avila, et qui maintient une relation mystique (parallèle à celle de s. Jean de la

Croix et de Saint Thérèse) avec une sainte, connue sous le nom de Mora de Ubeda, ville à laquelle s'en fut notre « morisco », dans le but de la visiter et dans laquelle vécut aussi et mourut enfin Saint Jean de la Croix. A Ubeda, comme à Arévalo, Medina, Pastrana, Salamanque, Grenade, Alcalá, Segovie, Avila et Toledé, c'est à dire, les villes et les villages qui furent le théâtre de la vie de S. Jean de la Croix, les statistiques du XIIIe siècle accusent encore la survivance d'abondants noyaux de moriscos. D'autre part, vu le caractère de nouveau chrétien du poète d'Avila, Gomez-Menor, dans un livre récent sur « El linaje familiar de Santa Teresa y San Juan de la Cruz », entrevoit la possibilité d'une ascendante morisque de Saint Jean de la Croix, puisque sa mère Catalina Alvarez, qui rencontra opposition à son mariage de la part de la famille de son mari, put être une descendante de moriscos, ce qui accentuerait davantage les relations de S. J. de la Croix avec les moriscos. Enfin, les récits épico-légendaires de « l'aljamiado » Libros de las batallas nous ouvrent des chemins pour la compréhension de quelques aspects de l'influence de l'Art narratif arabe dans le genre épique roman. Dans deux de mes travaux, j'ai détaché, à partir du Libro de las batallas, les relations entre la « narrative » arabe et « l'épique » castillane, avec des traits communs aussi caractéristiques que l'invocation du héros à lui-même, l'accumulation de promesses et de serments, le nom propre des armes, les pièges et les ruses de guerre, les méchants « mezcladores » ou « mestureros », la présence de la femme dans la guerre, la femme de haute lignée consolatrice du captif, le concept de la guerre sainte, l'apparition de l'ange Gabriel, l'augure des oiseaux, les pleurs sur les têtes coupées... Mais les influences de la narrative arabe ne se limitent pas à « l'épique » castillane, elles s'étendent aussi à l'épique française. En ce sens, il n'est point surprenant, par exemple, que le nom de l'archevêque Turpin et Durandal, celle du propre héros de la Chanson de Roland, Almace, effectivement, reproduit, je crois, le mot arabe d'une quasi-identité phonétique almas, signifiant diamant et il est un des romans du grand succès en Europe occidentale, comment le roman intitulé El arrepentimiento del desdichado est rempli de réminiscences de notre littérature du Siècle d'Or ou comment Los dichos de sabios se trouvent dans la tradition occidentale des dits de sages français ou les dichos de sabios castillans. Sur l'autre plan des relations, rappelons, comme je l'ai déjà indiqué plus haut, que la légende « aljamiada » de Yucuf el carnicero est en relation avec le Condenado por desconfiado de Tirso de Molina comme le signala Menéndez-Pidal. La légende de la Doncella Arcayona reproduit le thème folklorique, d'origine orientale, de la jeune fille innocente, accusée à tort et exilée dans un bois, thème qui eut une grande popularité dans les littératures romanes. Le texte le plus ancien qui reprend le thème cité est le miracle De pudicitia et tolerancia ouiusdam imperatricis, inclus dans un manuscrit latin de la Bibliothèque Nationale de Paris, qui date du XIe siècle. Dans la littérature latine médiévale, le conte de la jeune fille sans mains apparaît aussi dans « Vita Offae primi », conservé dans un manuscrit de la fin du XIIe siècle ou de la première moitié du XIIIe siècle, écrit en Angleterre et dont

l'auteur est probablement Mathaeus¹. Postérieurement nous rencontrons le leitmotiv dans plusieurs chansons de geste ou poèmes narratifs français : Macaire, dont la première version remonte au XII^e siècle et dont l'héroïne est la femme de Charlemagne (Sibile ou Blanche fleur), est, sans aucun doute, la plus ancienne des chansons dans laquelle le thème est développé. Cette légende semble avoir servi de modèle à l'auteur de Parise la Duchesse, qui à son tour inspira certains épisodes (entre autres celui de l'exil dans le bois) de Florence de Rome et du Comte de Poitiers. Adenet le Roi (dans sa version de Berte aux grands pieds incorpore à nouveau la légende qui apparaît, enfin dans le roman de Tristan.

La littérature didactique de châtements et exemples, si abondante dans les écrits « aljamiados » est en étroite relation interdépendante avec la littérature du même style de l'Espagne médiévale qui compte, entre autres, quelques ouvrages inédits comme le Libro de los buenos proverbios, Ensanamientos et castigos de Alixandre, Castigos y documentos para bien vivir (que Don Sanche IV, roi de Castille, donna à son fils), Consejo y consejeros de los Principes, ouvrage attribué à Pedro Gomez de Albornoz, cardinal et archevêque de Séville, de la deuxième moitié du XIV^e siècle. Le Jardin de las nobles doncellas imprimé à Burgos en 1500, du père Martin de Cordoue ou les Castigos y doctrinas que abio deba a sus hijas, œuvre anonyme selon Knust, ainsi que les innombrables exemplaires.

Un autre chapitre intéressant de cette littérature « aljamiada » comprend une longue série de narrations qui ont trait à divers personnages bibliques, selon l'interprétation coranique : la leyenda de Ibrahim, la Historia del sacrificio de Ismael, Las demandas de Muça, la Historia de Ayub, le Recontamiento de Culyman, le Nacimiento de Iça (o Jesus), Jesus y la calavera, la Historia que acaecio en tiempos de Iça, etc., qui conjointement aux légendes qui se réfèrent à la vie de Mahomet ou à celle de quelques-uns de ses fidèles compagnons (Recontamiento de la muerte del escogido Mahoma, Leyenda del lagarto que hablo a Mahoma, Leyenda de la muerte de Bilal, pregonero del annabi, Recontamiento del hijo de Umar con la judia, Leyenda de Cilman al-Faraçio, etc.) constituent une sorte d'Histoire sacrée des « Moriscos. »

La littérature de voyages est aussi représentée dans les écrits morisques, dans les ouvrages comme l'Itinerario de Espana a Turquia et surtout dans les délicieux Avisos para el caminante.

Très important est le chapitre de prose didactique qui comprend une série intéressante de livres, dans lesquels on essaie de conduire le lecteur vers la vie droite et la conduite prudente, tels que Los castigos de Ali, le Libro y traslado de buenas doctrinas y buenas costumbres, ou les précieux exemplaires, comme le Libro de preicas y exemplos y doctrinas, para medicinar el alma y amar la otra vida y aborrecer este mundo.

La poésie a une large diffusion dans les écrits « aljamiado-morisques » depuis les poèmes en cvavena via comme le Poème de Yucuf ou la Almdha de alabança al

¹ Parisiensis



annabi Muhammad jusqu'aux poèmes zejelescos (dont quelques-uns ont mérité d'être inclus dans le fameux Cancionero de Baena) ou les sentences en vers intitulés Dichos de Sabios, attribuées aux Sages de Grèce, du moins que la tradition suppose tels.

Mais l'importance des écrits « aljamiado-moriscos » émane non seulement de leur abondance et de leur richesse, mais aussi et sans doute en premier lieu des relations étroites entre la littérature chrétienne et celle des « moriscos » ont connu et utilisé la littérature de ceux-là.

Parmi l'abondante narration aljamiada (romans, contes, légendes) il convient de signaler : le bigarré Rekontamiyento del rrey Alisandore, dans lequel on raconte les fabuleuses aventures que la tradition musulmane attribue au mythique Alexandre le Grand ; le roman intitulé El arrepentimiento del desdichado, collection d'estampes et d'histoires réalistes, reflet de la vie espagnole du XVI^e siècle ; l'Historia de los amores de Paris y Viana, un des romans à grand succès en Europe occidentale, et dont les « moriscos » se servaient pour leur délectation ; le Libro de las batallas, un ensemble de compositions épico-chevaleresques, traditionnelles et merveilleuses, où l'on raconte, romancées, les expéditions guerrières des premiers temps de l'Islam ; la délicieuse petite nouvelle intitulée el bano de Zareb dont l'action se situe à Cordoue, mais dont nous rencontrons l'original arabe chez les auteurs ariens comme Yaqut ; la Leyenda de Yucuf, où est racontée, comme dans le poème du même nom, l'histoire de Joseph, fils de Jacob, selon la version coranique ; la Leyenda de Muça con yucuf el carnicero, que l'on peut rapprocher de El condenado por desconfiado de Tirso de Molina comme l'a mis en relief R. Menéndez-Pidal ; la Leyenda de los dos amigos d'origine orientale et que nous rencontrerons déjà dans le Decamerón de Boccace ; la Leyenda de la doncella Arcayona, qui raconte le thème traditionnel de la jeune fille innocente, accusée à tort, à qui l'on ampute les mains et qui est conduite en exil ; le Rekontamiyento de Tamin Addar, compagnon de Mahomet, qui après un voyage chez les génies revient dans notre monde expliquer ses expériences, narrations qui rappellent un des plus beaux récits de Las mil y una noches ; la Leyenda de alidajal el malo, qui relate l'histoire, selon l'interprétation musulmane, de l'Antechrist qui viendra à la fin du monde et l'histoire des tribulations du jugement dernier.

Avec cette légende, précisément, nous entrons dans un autre grand chapitre de la littérature morisque, celui qui traite les thèmes scatologiques, se rapportant à la vie d'outre tombe, comme la Estoria dei dia del juicio ou la Ascension de Mohoma a los ciecos, légende d'une beauté toute poétique, selon laquelle le prophète, à cheval sur Alborac, monte, comme le chantre de Béatrice, de cercle en cercle céleste, les parcourt triomphalement, voit devant ses yeux comment se déchire le voile qui couvre le visage de Dieu, et sent sur ses épaules la passion glacée de la main divine lorsqu'elle vient à passer sur elles un instant !

L'Archevêque de Hita, qui en termes modernes a été posé par Américo Castro dans son livre la realidad historica de Espana et dont les réminiscences arabes sont indiscutables, comme le prouve l'existence d'expressions et de dialogues bilingues,

en arabe et en espagnol, qui ont été analysés en détail par J. Olivier Asin, de même que des apologues, zéjeles..., qui sont le reflet d'une incontestable symbiose des deux cultures.

Malgré ces indiscutables, le préjugé anti-arabe opère encore chez beaucoup de romanistes et il se base sur la fausse croyance de l'incommunicabilité du monde chrétien et du monde musulman. Sans entrer dans des arguments généraux contre ce préjugé, R. Menéndez-Pidal rappelle deux faits capitaux, dans l'histoire culturelle de l'occident européen, qui arrivent pendant la première moitié du XIIe siècle, faits qui montrent la force d'expansion de la culture arabe : le juif d'Aragon converti, comme je l'ai rappelé plus haut, Pedro Alfonso, traduisait de l'arabe au latin une collection de contes orientaux, et son ouvrage fut durant plusieurs siècles une source d'inspiration pour les conteurs de tout le monde occidental, les trois grands romanciers Don Juan Manuel en Espagne, Boccace en Italie et Chaucer en Angleterre y firent de larges emprunts. A ces mêmes dates, approximativement, à partir de 1130, l'archevêque Raimundo de Tolède et l'archidiacre Gundisalvo de Ségovie fondent la notoire école tolédane de traducteurs, transmettent au monde européen les richesses scientifiques arabes (astronomie, mathématiques, botanique, philosophie...) qui émerveillent les scolastiques. En tenant compte, en guise d'illustration, de ces grands faits culturels, comment ne pas supposer toutes sortes d'influences de la richesse arabe sur la littérature romanes ?

Dans ce domaine de la symbiose arabo-romane, un chapitre mérite une attention particulière. Je fais référence à la grande richesse de la littérature « aljamiado-morisca » qui, comme on le sait, est écrite en roman hispanique (portugais, castillan, aragonais ou catalan selon les régions) œuvre des moriscos péninsulaires (c'est à dire des musulmans espagnols habitants en terre de chrétiens) du XIVe siècle au XVIIe siècle inclus ; écrite en caractères arabes. Cette littérature constitue un chapitre immense et pratiquement inédit des lettres hispaniques, contenue dans plus de deux cents manuscrits, qui n'ont pas été pour la plupart publiés et qui sont éparpillés dans de diverses bibliothèques nationales et étrangères.

Je me bornerai à rappeler quelques-unes des productions littéraires les plus importantes des « moriscos » pour mettre en relief leur portée :

Poridat de poridades, tous traduits de l'arabe, et qui servirent de source d'inspiration au catalan Llibre de Saviesa, qui sans aucun fondement a été attribué à Jaime I Conquérant.

A cette même époque appartiennent les versions romanes des œuvres arabes de valeur didactique, comme le sont le Libro de las Cruces, le catéchisme politico-moral, Flores de Filosofia, qui s'insèrent dans le Caballero Cifar, de même qu'une série de livres consacrée aux échecs, à l'équitation, à la vénerie, à la fauconnerie, avec des parallèles orientaux, et qui constituent un de genres caractéristiques du moyen âge hispanique, pour arriver au Libro de la caza de las aves de Pedro Lopez de Ayala.

Le Sendebar ou Libro de los engannes e assayamientos de las mugieres, de même que le récit de La doncella Teodor nous introduit dans le domaine complexe de

l'art du roman dont les sources se trouvent dans Las mil y una noches, largement répandues dans l'Espagne du XIIIe siècle et dont l'influence se prolonge pendant plusieurs siècles (jusqu'à Cervantes, Lope ou Timoneda) traversant les frontières ibériques pour se manifester chez des auteurs français comme Adenet Li Rois.

Nous trouvons aussi d'autres influences de type littéraire chez Ramon Marti (XIIIe siècle), dont les œuvres dénotent la connaissance profonde qu'il avait des livres de al-Gazzali, al-Farrabi, Avicenna, du Coran..., chez Anselmo de Turmeda, franciscain de Mallorque, renégat converti à l'Islam, qui finit par mourir en odeur de sainteté à Tunis après avoir écrit en catalan la Disputa de l'ase (1417) où il reproduit le sujet contenu dans les Rasa'il ijwan as-safa ; chez Ramon Llull, qui avait une profonde connaissance de l'arabe et qui, selon la tradition ; arriva à rédiger des ouvrages dans cette langue ; chez Gracian (XIIIe siècle), qui en pleine époque baroque, écrit le Criticon, basé sur une œuvre du médecin et philosophe Ibn Tufayl (XIIe siècle). Hors d'Espagne, Dante (m. 1321) utilise, comme l'a démontré Migule Asin, la littérature scatologique d'un des nombreux livres de mi'raj, connu sous le nom de Escala de Mahoma, traduit par Buenaventure de Siena en 1263 et dont les échos parviennent jusqu'à la littérature aljamiado-morisca que nous analyserons plus loin.

D'autre part, des créations fondamentales de la littérature espagnole des XIVe et XVe siècles sont en relation étroite avec la littérature arabe, à travers un commerce culturel avec la population mudéjar, c'est à dire, des musulmans qui après la reconquête coexistent pacifiquement avec les chrétiens. A cet égard, par exemple, il convient de signaler le problème du Libro de buen amor.

